

## Recherches sociographiques



Nive VOISINE, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières, I*

Fernand Dumont

Volume 22, Number 3, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055962ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055962ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Dumont, F. (1981). Review of [Nive VOISINE, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières, I*]. *Recherches sociographiques*, 22(3), 430–432.  
<https://doi.org/10.7202/055962ar>

Nive VOISINE, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières*, I, Saint-Hyacinthe, Édisem, 1980, 320p.

Une biographie ? Ce genre littéraire n'est pas à mettre au-dessous des grandes fresques qui peignent des périodes historiques ou des sociétés. Au contraire. Comme l'avait bien vu Dilthey, la reconstitution d'une existence particulière est la seule manière de comprendre vraiment l'ensemble d'une époque sur le mode du vécu. Et les sociologues se souviendront qu'en évoquant le « phénomène social total », Mauss situait l'épreuve finale de la vérification théorique dans la confrontation avec des personnalités d'une collectivité particulière.

En s'attachant à Louis-François Laflèche, Nive Voisine ne pouvait mieux choisir pour obéir aux préceptes de Dilthey et de Mauss. Né en 1818, décédé en 1898, Laflèche a poursuivi des apprentissages, mené des combats, proclamé des idées qui sont typiques de son époque. Certes, il n'est pas à lui seul le *résumé* de son temps. C'est pourquoi il en est un révélateur. Il nous instruit autant par ses oppositions que par ses adhésions. Le prenant pour centre, nous mettant en quelque sorte à sa place, nous entrevoyons les horizons qui furent ceux des hommes du siècle dernier.

Encore faut-il, pour entrer en pareille aventure intellectuelle, que l'historien qui nous y convie ne laisse pas errer nos imaginations au hasard. Avec l'ouvrage de Nive Voisine, nous sommes bien gardés du danger. L'auteur commence par justifier son entreprise, apprécie avec justesse et nuance les travaux antérieurs sur Laflèche. Il témoigne d'une information minutieuse, d'un savoir souverainement assimilé. Il aime son personnage, tout en prenant ses distances envers lui. On sent que ce livre a été longuement mûri ; la récolte est exceptionnelle.

Les enfances de Laflèche, son village natal de Sainte-Anne-de-la-Pérade nous font accéder à un premier microcosme pour saisir un ensemble plus vaste. Des chicanes de curés et de paroissiens. Un grand-père têtu, soucieux de son statut de maître-chantre, dépensier, un peu hérétique et un peu théologien, et qui attendait le « retour des Français » au pays dominé par les Anglais. Son petit-fils, le futur évêque, le suivait partout ; ce fut son premier professeur. Le père était plus effacé, la mère plus rigide. Le voisin était Louis-Antoine Dorion, député « patriote » ; ses fils, Antoine-Aimé et Jean-Baptiste Éric, qui seront des *rouges* notoires, fréquentaient la petite école avec Louis-François, futur ténor de l'ultramontanisme... Les historiens ou les sociologues qui reconstituent les grands débats idéologiques ou les grandes structures de notre XIX<sup>e</sup> siècle feraient bien de réviser un peu autour de ce premier chapitre, de ce petit village, de ces petits apprentissages.

Et voici un deuxième microcosme : le collège. S'il fait accéder à un autre savoir que celui de la paroisse, il ne constitue guère une rupture radicale. Le collège de Nicolet n'est pas au bout du monde. Nicolet est à peine plus considérable que La Pérade, et les activités agricoles y prédominent. Laflèche poursuit son cours classique de 1831 à 1838 ; ensuite, il étudie la théologie tout en étant professeur. « À cette époque, les études théologiques, à Nicolet comme ailleurs, se réduisent à peu de choses. Obligés de surveiller les élèves partout et d'enseigner, les ecclésiastiques n'ont que peu de temps à consacrer à la théologie ; ils assistent à une seule conférence (ou cours) par jour. La matière est réduite en conséquence et il n'y a d'examen qu'en théologie morale et en Écriture sainte. À chacun de compléter par son travail personnel, l'étude de manuel et des lectures. Chaque ecclésiastique est pour ainsi dire un autodidacte et il le demeure même après son ordination. » (P. 38.) Sur ce fond de tableau, la personnalité de Laflèche n'en ressort que mieux : autodidacte comme ses confrères, il acquiert cependant une culture solide et variée, qu'il étendra tout au long de sa vie, au milieu des tracasseries, des responsabilités, des affaires.

Troisième microcosme : jeune professeur de rhétorique au collège de Nicolet, Laflèche entend l'appel de la vocation missionnaire. Il part pour les missions de l'Ouest canadien. Il y demeure douze ans, malgré de persistantes difficultés de santé. Il y refuse d'être nommé évêque, se défilant avec des astuces qui font sourire et dont il usera plus tard, toujours en vain. Son activité est prodigieuse. En plus de son travail pastoral, il s'intéresse à l'administration temporelle de la colonie de la Rivière-Rouge. Il est membre du Conseil d'Assiniboia, dont les procès-verbaux mentionnent

ses innombrables interventions ; on le nomme dans plusieurs comités. La chasse au loup, l'achat d'une presse hydraulique, la mise en service d'un bac sur la Rivière-Rouge, le prix du transport des journaux, la nomination d'un arpenteur qui comprenne le français : sur tout cela, sur tant d'autres choses encore, il propose ou discute. Le gouverneur Simpsons trouve qu'il a un peu trop de penchant pour les Métis ; pour sa part, M<sup>gr</sup> Provencher le trouve « abstrait mais bon ». Les deux compliments sont assez jolis, dans leur brièveté.

Lafèche revient au Québec, trop malade pour continuer. Il gardera le persistant souvenir de ces douze années de travail au loin. Il revient au collège de Nicolet où il réorganise les études, affronte des problèmes pratiques dont il se tire avec adresse et bonheur. Il doit même lutter pour la survie du collège alors que les élites de Trois-Rivières veulent y fonder un établissement qui ferait l'honneur de leur ville. Il n'est pas prisonnier de ces tâches et de ces querelles. Elles lui servent de tremplin pour s'élever vers les idées générales : élitisme des études classiques, nécessité des hiérarchies sociales, rôle de l'Église dans l'éducation...

Je me suis attardé sur ces commencements qui ne concernent pourtant que les quatre-vingt premières pages du livre de Voisine. C'est qu'à mon avis, l'essentiel s'y trouve déjà. L'éducation de Louis-François Lafèche est achevée : au sens où Flaubert terminait l'*éducation* de Frédéric Moreau.

Après la réorganisation du collège, Lafèche est appelé par son Évêque à remettre en état les finances d'un diocèse menacé de banqueroute. Il a pourtant refusé le poste de vicaire général, invoquant la maladie, demandant le secours du médecin. Il fait de même avant d'être nommé évêque coadjuteur ; une fois qu'il a accepté, après bien des pressions, il devient sérieusement malade. Singulier personnage, que l'on a décrit comme autoritaire, et qui n'accepte les responsabilités officielles qu'après avoir utilisé tous les expédients pour s'en défendre.

Parmi ceux qui proposent des conceptions systématiques et impérieuses de l'histoire, sans doute est-il deux types d'hommes. De par leur personnalité, certains sont autoritaires, aiment le pouvoir et recherchent en conséquence la domination des esprits ; d'autres, faibles et incertains de nature, trouvent une compensation dans les vues historiques amples et cohérentes, dans l'exaltation de l'autorité. Je parie que Lafèche était de la seconde espèce.

Avec des atermoiements, alternant de la prudence à l'audace, il s'engage dans les grandes affaires du temps : la corruption électorale, les zouaves pontificaux, la révision du Code civil. Il assiste au premier Concile du Vatican en 1870 ; il y suit son premier vrai cours de théologie, mais qui ne fait que confirmer, je pense, des attitudes et des principes déjà acquis.

Il devient évêque de Trois-Rivières. Il entre dans un cercle épiscopal divisé. Grand seigneur, M<sup>gr</sup> Taschereau, qui sera plus tard cardinal, doit affirmer son autorité. Les élections, les luttes de partis occupent la scène publique. Si les curés ne se gênent pas d'y apporter leur avis, les politiciens ne se privent pas non plus de les requérir. De principes en principes, on s'élève de plus en plus haut ; le *Programme catholique* de 1871, écrit par des politiciens déguisés en sacristains, passe par-dessus la tête de la plupart des électeurs mais fait causer les journalistes. M<sup>gr</sup> Lafèche prend le relais de M<sup>gr</sup> Bourget. Le septième chapitre de l'ouvrage de Voisine relate son voyage à Rome où il va défendre les idées de Bourget contre les positions de Taschereau. Ces recours à Rome se multiplient, par correspondances et visites de tous les bords. L'ouvrage se termine sur un chapitre qui relate la mission d'enquête du délégué apostolique, M<sup>gr</sup> Conroy (1877-1878). Les plus modestes problèmes, les plus infimes querelles domestiques sont ainsi exportés au loin. Rome et Londres sont les arbitres d'un petit peuple incapable d'assumer sa condition : il me semble que l'on n'a pas assez remarqué l'importance de cette double tutelle pour la suite de notre histoire.

Un chapitre clé du livre traite de l'offensive anti-libérale de 1875-1876 qui divise les évêques. On a beaucoup écrit là-dessus ; Voisine propose un solide état de la question. Il y revient dans la conclusion de son livre pour remarquer, fort justement, que qualifier Lafèche d'ultramontain n'explique rien. Car tous les évêques sont alors ultramontains. « Tous, en effet, admettent la supériorité de la société religieuse sur la société civile et le droit d'intervention de la première sur la

seconde ; tous repoussent les principes issus de la Révolution française et voient une incompatibilité entre le monde moderne et l'Église ; tous, en un mot, sont des disciples de Pie IX et des partisans du *Syllabus*. La lettre pastorale collective du 22 septembre 1875, rédigée par Taschereau et signée par les suffragants, en est la meilleure preuve. » (P. 287.) Dès lors, comment expliquer les querelles des Évêques ? L'auteur souligne « le jeu des caractères », « l'influence des circonstances » pour en arriver finalement aux différences de stratégies : tout en tenant ferme aux principes, Taschereau et ses alliés acceptent des compromis ; tandis que Laflèche et ses alliés sont des intransigeants, des *zelanti*, dont la vision du monde est marquée par un dualisme où les forces du Bien disputent la maîtrise du monde aux forces du Mal.

J'en conviens. Cependant, cela ne me satisfait pas tout à fait. Je dirai de même pour les conclusions du livre.

Celles-ci, en effet, me déçoivent un peu. Je souscris à tout ce qui y est dit. Mais il me semble que l'auteur y dévie de son projet tel qu'il l'a décrit au début : faire comprendre une époque à travers l'un de ses acteurs. Dans cette conclusion, nous sommes plutôt enfermés dans l'intimité de l'acteur lui-même. Il n'en pouvait aller autrement dès lors que Voisine se référerait à la caractérologie pour expliquer Laflèche. Ce recours témoigne d'une louable ouverture de l'historien sur une autre discipline, d'un appel au dialogue interdisciplinaire. Mais la caractérologie est une science de l'individuel ; si elle conduit à comprendre un individu, elle éloigne de la culture et de la société que cet individu exprime.

J'aurais aimé que, sans négliger cette pente de l'analyse, Voisine suive aussi la pente inverse. Qu'il dégage, à partir de son récit, à partir de Laflèche, quelque portrait de la société du temps. L'auteur disposait des éléments essentiels d'une pareille esquisse : un village, un collège, les missions de l'Ouest, un diocèse, le cercle des Évêques et des politiciens, des polémiques idéologiques, la dépendance d'une petite société envers Rome et Londres, la tentation de l'annexion aux États-Unis.

Pour comprendre notre XIX<sup>e</sup> siècle, il faut en revenir à une constatation banale, tenir les yeux sur les indices démographiques. Une petite société, tenue en tutelle, qui assimile avec difficulté les influences étrangères. Une petite société, tissée de microcosmes, où les notables se connaissent de près. Malgré leurs divergences, ils ont été formés dans des paroisses et des collèges semblables. Ils sont souvent liés par des liens de parenté : pensons à M<sup>sr</sup> Taschereau, à tant d'autres, et espérons qu'un historien nous trace un jour le tableau de ces liens complexes des élites de naguère. Dans pareil contexte, les partis sont des affaires de familles, au sens propre et au sens figuré. Dès lors, à notre regard d'aujourd'hui les grandes querelles idéologiques d'autrefois reprennent leur juste proportion. Sans doute faut-il les rattacher aux débats de l'Occident de ce temps-là, mais aussi les ramener à leur environnement pour mesurer leur portée et leur signification.

Ce disant, je me garde de me substituer à l'auteur pour conclure à sa place. L'ouvrage n'est pas terminé. Voisine nous annonce un second tome. Alors viendront les conclusions plus amples. Mais c'est la vertu d'un grand livre que de faire réfléchir dans ses marges, que d'inviter à anticiper sur la suite que l'auteur lui donnera. Souhaitons que Nive Voisine ne nous fasse pas trop longtemps attendre le deuxième volet de cette œuvre maîtresse.

Fernand DUMONT

*Département de sociologie,  
Université Laval.*